

La fiction

Au premier défaut de la lune

Par Michel Chaillou

► La lettre imaginaire, plutôt tête en l'air, qui va suivre s'adresse à nos ancêtres, ces gens du XX^e siècle couverts de clameurs. Je prie donc mes concitoyens de cette fin du XXI^e d'excuser sa légèreté. Et si les faits rapportés peuvent sembler dérisoires, voire puérils, n'oubliez jamais qu'ils appartiennent à une époque révolue, alors plus lieu commun que la nôtre, beaucoup moins poésie à ficelles et escalade de rivières.

*Ce lundi, 21 décembre 2009,
au premier défaut de la lune.*

Chers ancêtres,

En définitive, on ne sait pas grand-chose de vous, gens du XX^e. On vous aperçoit sur les images stockées dans nos bibliothèques, pressés d'en finir, mais finir quoi ? Une pléthore de films racontent vos vies, des livres innombrables vous célèbrent, des peintures vous portraiturent, une musique vous enchante ou abasourdit, la photographie vous arrête en plein mouvement. Mais il nous manque pour vous comprendre l'envergure générale, le plan d'ensemble, ce vers quoi votre siècle court. L'information de cette époque semble en effet surexcitée, on devine que chaque phrase doit faire titre pour être perçue. Perdez-vous déjà le sens de l'intermédiaire ? Des soliloques infinis qui sont re-devenus les nôtres ? Le goût de la palabre infinitésimale quand l'été à ses débuts discute encore du printemps juvénile ? Votre parole manifestement a oublié ses romans, aspirant tout de suite à sa conclusion, négligeant les lacets qui souvent y mènent. Seriez-vous trop dans le sujet, pas assez digressifs, fleur du chemin ? Je vous le demande *a posteriori* : la mer se soucie-t-elle uniquement de ce qu'elle porte ? Elle se parle, se réitère. L'écume est la marque de sa jubilation, souvent de sa colère. Certes, on peut s'apeurer de tant d'enthousiasme et refuser de s'en approcher, de s'y baigner. Néan-

moins, une telle éloquence nous subjugue. Ne croyez-vous pas que l'important serait de pouvoir transporter ailleurs son bruit de fond ? L'Univers, paraît-il, en posséderait un que nos radios captent, traduisent en équations de flux et de reflux. Que nous dit donc d'intelligible cette parole qui sourd des galaxies ?

Vous, gens du XX^e, vous vivez manifestement trop à hauteur d'yeux, même accrus, grossis de jumelles, de télescopes affûtés sur les hauts plateaux andins. À contempler les astres, combien ont chu en vous ? On vous pressent tellement cloîtrés dans vos certitudes approchées ou lointaines, à part quelques-uns qui, nous préfigurant, ont choisi de s'écarter et qui sans nous attendre habitent déjà leurs abîmes. Vous traitez beaucoup d'économie, mais quant à échanger un sou contre une pierre perdue qui a roulé sa mousse ! La tolérance de l'aube, qui alors la remarque ? Et le crépuscule dont l'action entre chien et loup n'a jamais été coté en Bourse ? Que le jour consente une fois de plus à se laisser berner par la nuit a pourtant de quoi étonner. Regardez-vous d'ailleurs assez l'inénarrable création ? L'obstination du rocher à s'ériger rocher, de la plage à égrener son sable, de la vallée à se creuser devant la montagne trop ardue ? Un village et sa longue rue traversière ne vous plonge guère en admiration. Vous avez domestiqué les îles en les ralliant toutes au continent par des ponts, mais les vôtres entre vous paraissent coupés. Un instant ne vous semble pas encore suffisamment un gué. Combien s'amuse à l'emprunter, à ressasser à notre exemple le courant jusqu'à plus soif, jusqu'à la fleur de sa source ? Vous n'avez pas encore appris à dormir comme on s'éveille et vous réveiller comme on s'endort, sensibles à l'épaisseur de l'heure, ses clairières, ses solitudes.

A demain, au fil de la plume.

DEMAIN

2. Vivons les différences Reportage au Maroc avec les immigrés revenus au pays

Au deuxième défaut de la Lune

Par Michel Chaillou écrivain

► La lettre imaginaire, plutôt tête en l'air, qui va suivre, s'adresse à nos ancêtres, ces gens du XX^e siècle couverts de clameurs. Je prie donc nos concitoyens de cette fin du XXI^e d'en excuser à l'avance la légèreté. Car si les faits rapportés peuvent sembler dérisoires, voire puérils, n'oubliez jamais qu'ils appartiennent à une époque révolue, alors plus lieu commun que la nôtre, beaucoup moins poésie à ficelles et escalade de rivières.

Ce mardi 21 décembre 2009,
au deuxième défaut de la Lune.

Chers compagnons d'autrefois,

Hier je regrettais, et toute la galaxie avec moi, l'impossibilité où vous étiez de dormir comme on s'éveille et de s'éveiller comme on dort. Et l'un d'entre vous, j' imagine le plus zélé, aurait pu s'en offusquer en me répliquant : mais alors comment agir, entreprendre avec des pieds, des mains ? À trop méditer on s'assagit. À quoi je rétorque qu'à trop se bousculer, on s'aheurte, on se brise l'esprit en mille morceaux chacun emportant le sien impossible à repérer dans la soupe toujours lactée de l'univers. Vous circulez trop dans la violence. On ne peut quand même pas toujours en rester à la charge du rhinocéros blanc.

Vos villes sont des fourmilières de gestes, de pas précipités. Vous n'avez pas encore imaginé les nôtres dont les fenêtres ouvrent aussi sur nos pensées, nos immeubles de pierres intimes sillonnées de nos rides, avec leurs escaliers d'air, leurs ascenseurs escamotables qui nous emportent jusqu'à la brillance de nos idées, leurs toits dont on change selon les saisons comme de chapeaux, fruits d'une technique si élaborée qu'elle en devint invisible et les équations qui la justifient et les nombres tous sidérants qui l'échafaudèrent. Nous avons plus que vous la préoccupation de la tangente. On la prend tous. S'effleurer en un point nous suffit. On se rassemble pour aussitôt mieux s'échapper. Notre foule est une foule aérée, une multitude de sillages. On se frôle, s'éloigne, chacun empor-

tant la parole de l'autre pour la réfléchir à sa guise, y répondre plus à l'aise dans son coin. Nous sommes tous devenus des nébuleuses, des nuages d'idées, de souhaits, de rêveries. On a décroché du ciel les constellations pour éclairer nos caractères. J'avoue une prédilection pour celle de la Lyre à cause de sa belle étoile bleuâtre Véga à la luminosité cinquante-huit fois plus forte que celle du Soleil. Quel problème de plomberie y résisterait sans fondre d'émoi ?

Maintenant que nous disposons dans l'espace de plein de satellites jardiniers, de bêches et de fourches plantées aussi sur les planètes (y compris la plus éloignée comme Pluton) que nourriture et légumes frais nous tombent du ciel (la carotte étant par sa couleur vouée de toute éternité à pousser sur Mars), la campagne a été libérée de son servage, elle produit, assemble ses meules quand bon lui semble, surveillée avec un soin infini par nos agronomes, véritables astronomes du tact, cette science du toucher de loin à regarder de près, car elle emprunte ses techniques à la rhétorique du papillon qui effleure, tourne autour d'une question sans jamais l'altérer.

Ainsi procédons-nous, perdus en salutations infinies envers l'étag qui nous reflète, la fontaine qui nous abreuve. Une goutte d'eau par exemple est plus sauvage proche de sa source. Vous n'entendez pas cette raison ? Pourtant captée à son jaillissement, la perle d'eau semble à l'évidence plus claire qu'après obscurcie des impuretés, des boues du suivi de son cours. Eh bien, nous recherchons les sources de tout, et les éternisons, un système de conservation, mis au point laborieusement dans nos laboratoires, permet en effet d'en immobiliser le jaillissement sans le figer. Le coup de foudre de l'amour reste donc toujours dans l'amour, l'éclosion de l'amitié dans l'amitié, la vérité dans la beauté. *A contrario*, la haine se détruit en annihilant jusqu'au souvenir de sa naissance et ceci reste valable pour tous les sentiments catastrophiques.

À demain, au fil pas encore tricoté du jour.

DEMAIN

3. Soyons mature Un entretien avec le biologiste Robert Barbault

La fiction

Au troisième défaut de la lune

Par Michel Chaillou écrivain

► La lettre imaginaire, plutôt tête en l'air, qui va suivre, s'adresse à nos ancêtres, ces gens du vingtième siècle couverts de clameurs. Je prie donc mes concitoyens de cette fin du vingt et unième d'en excuser à l'avance la légèreté. Car si les faits rapportés peuvent sembler dérisoires, voire puérils, n'oubliez jamais qu'ils appartiennent à une époque révolue, alors plus lieu commun que la nôtre, beaucoup moins poésie à ficelles et escalade de rivières.

*Mercredi, 22 décembre 2009,
au troisième défaut de la lune.*

Chers amis de naguère,

Il paraît qu'au vingtième siècle vous n'aviez pas encore domestiqué votre ombre ? Nous, nous l'envoyons aux commissions. Nous sommes environnés de plein de délégations d'ombres, de duplicatas de nous-mêmes rechargeant leurs batteries obscures adossées au soleil. La notion de personne s'est élargie. Nos papiers d'identité en témoignent, marqués : « untel et ses ombres ». À notre famille, père, mère, tantes, oncles, cousins, cousines, frères, sœurs, s'ajouta tout un parentage qui inclut nos objets familiers, le chien de nos crayons, stylos, feuilles, jusqu'aux arbres du jardin.

D'ailleurs nous ne savons jamais si, flânant en forêt, celle-ci ne décida pas à notre insu d'aller planter son bois ailleurs, nous laissant errer entre des troncs supposés que couronne un feuillage vain pépant d'oiseaux s'exilant dans leurs chants. Nous disposons de plein d'univers virtuels. Notre image dans le miroir sous l'effet d'un changement climatique (dû à un recul des nuisances et d'une pureté accrue de la transparence, en particulier dans les bleus) s'est mise à nous contredire et c'est d'ailleurs grâce à ses objections qu'on a compris que l'écho ne serait pas du tout le suiveur qu'on s'imagine, que lui aussi a ses convictions, que las de répéter nos voix, il s'égosillerait parfois pour son propre compte, en solo et en catimini. Quand je pense qu'on a appris la grammaire aux éléphants qui

barrient désormais selon les règles et qu'on ne cache désormais plus rien au cachalot. On a même tiré de son long farniente le lézard pour apprendre de lui la formule de sa sieste. J'imagine votre surprise qui claque comme un drapeau de découvrir qu'on a même su filer le parfait amour avec l'araignée et apprendre du lapin le code télégraphique de leurs tremblantes oreilles. L'habillement pyjama du zèbre n'est d'ailleurs plus un problème pour nous. En bref, on a même réussi à briser la glace avec le narval, cétacé pourtant circumpolaire et inventer une parole assez liquide pour s'approcher dans la douceur du lamantin, et même faire causer la carpe en votre temps fort muette.

Y seriez-vous sensibles ? Vous qui enfermez les animaux dans des zoos, vous que je vois par vos films éprouver à tel point le goût des catastrophes, des récits de naufrages, de perte ou qui sans cesse vous tirez dessus et à bout portant. On a dû perdre en route quelques lettres de votre alphabet, car votre langage qui ne nous parle plus, semble se réduire le plus souvent à des onomatopées de sexe et de coups de pied dans un ballon nommé sport. Et puis, votre espèce paraît engagée en des conflits confus, épars sur la planète, tellement aplatie contre le sol par la pesanteur de ses croyances. Ce que vous appelez le racisme par exemple, notion absurde, inimaginable pour nous qui changeons de couleur comme bon nous semble. Ainsi, moi qui vous cause, je suis plutôt en ce moment teinte feuille tombée, nuance proche début d'hiver. Ne sommes-nous pas un 22 décembre.

Bon, soyons indulgents. Gardons présent à l'esprit que l'humanité à cette époque n'est pas encore sortie du système solaire. Je crois savoir que vous avez débarqué seulement dans la lune et sondé un peu Mars. D'ailleurs vos engins encore très polluants devaient enfumer jusqu'à votre compréhension du monde.

La suite de mes réflexions galactiques, demain, jeudi, veille du vendredi, jour maigre.

La fiction

Au quatrième défaut de la lune

Par Michel Chaillou écrivain

► La lettre imaginaire, plutôt tête en l'air qui va suivre, s'adresse à nos ancêtres, ces gens du vingtième siècle couverts de clameurs. Je prie donc mes concitoyens de cette fin du vingt et unième d'en excuser à l'avance la légèreté. Car si les faits rapportés peuvent sembler dérisoires, voire puérils, n'oubliez jamais qu'ils appartiennent à une époque révolue, alors plus lieu commun que la nôtre, beaucoup moins poésie à ficelles et escalade de rivières.

*Jeudi 23 décembre 2009,
au quatrième défaut de la lune.*

Chers jadis,

Vous mangeriez mauvais. Vos tables pourraient d'indignation sous vos assiettes. La fourchette refuserait de colloquer avec sa cuillère. Le bœuf vous aurait contaminés. Mais à quoi bon ruminer cette histoire, on ne mange plus de viande. Consomme-t-on quelqu'un qui vous parle ? Car on parle aux animaux, aux poissons, à tout ce qui bouge, respire, nage. On siffle même d'un air entendu avec la marmotte américaine, *Marmota monax*, laquelle rivalise avec le chant oiseux des oiseaux. La vache nous gratifie certes toujours de son lait crémeux, mais pour elle, c'est vraiment un pisaller ! Et comme le mouton par troupeaux entiers s'est mis à lire les pastorales, comment oser le taquiner avec une quelconque houlette, même en guise de coupe papier ?

Vous croyez que je plaisante, que j'ai bu trop du vin de la vigne ? Pas du tout, bien que j'apprécie à sa juste valeur les grands crus de la lune qui vous placent vite en orbite. Vous savez, le ciel aussi parfois est ivre qui comprend des étoiles doubles, ou vues comme telles par suite d'un effet de perspective. On

ne mange plus pour se nourrir, mais pour se délecter. Car l'air est devenu nourricier en tous ses composants : l'oxygène s'est mis à cultiver l'hydrogène, le néon à fructifier de l'argon, l'azote à zozoter avec l'hélium, le krypton à se laisser décrypter par le xénon. Débarrassés donc de la famine grâce aux prestiges de notre chimie, on a rassemblé toutes les saveurs possibles en des sortes de simulacres de mets, de plats divers à goût de tout ce qu'on veut, du steak triste frite à l'ablette preste cuite dans l'affolement de son jus. Le dioxyde de carbone qui empoisonnait vos cités n'est désormais plus que le titre d'un archiver traité irrespirable que plus personne n'ouvre et relégué dans les fins fonds de la Voie lactée. Et puis nos vies se sont allongées. Un bicentenaire devient chose commune à notre époque. Et c'est d'ailleurs par eux qu'on apprend des choses de vous. On nous a greffé le gène du temps perdu pour allonger nos existences. Vous savez ces instants qui, dans la distraction, vous dérobent intérieurement à vous-même et au voisinage. Eh bien ! tous ces blancs de nos vies, ce film de nos absences mises bout à bout, on se le projette (évidemment à nos moments perdus) pour qu'à nouveau sa pellicule vierge s'impressionne de nos futurs faits et gestes. Car au-delà de cent ans, la rêverie supprime le pas à pas, l'œil, qui inspecte davantage l'émoi intérieur en prenant de l'âge, mêle les sortilèges de sa vision au surgissement des astres. On devient plus crépusculaire, plus nuit que jour. Tout s'inverse, on ne va plus, on ne fait que revenir. Adieu, c'est bonjour, au revoir, on arrive. On ne dort guère du sommeil du juste, c'est l'éveil qui le devient, juste, avec ses rêves déjà rêvés, sa musique déjà entendue.

À demain, une dernière fois.

La fiction

Au cinquième défaut de la lune

Par Michel Chaillou écrivain

► La lettre imaginaire, plutôt tête en l'air qui va suivre, s'adresse à nos ancêtres, ces gens du XX^e siècle couverts de clameurs. Je prie donc mes concitoyens de cette fin du vingt et unième d'en excuser à l'avance la légèreté. Car si les faits rapportés peuvent sembler dérisoires, voire puérils, n'oubliez jamais qu'ils appartiennent à une époque révolue, alors plus lieu commun que la nôtre, beaucoup moins poésie à ficelles et escalade de rivières.

*Vendredi, 24 décembre 2009,
au cinquième défaut de la lune.*

Chers jadis, naguère, autrefois,

Comment comprendre ce qui nous entoure ? On va basculer dans quelques jours d'un siècle à l'autre. Et les oiseaux le savent-ils qui volent sans discontinuer ? Il y a un siècle vous aviez accroché un écriteau à une tour métallique pour les en avertir sans doute ? J'imagine l'étonnement du geai. À la buse on ne peut rien faire entendre qui plane sans savoir. Mais le faucon et l'aigle à la vue si perspicace...

Bientôt le vingt-deuxième ? Pour vous, c'était le vingt et unième. Cent ans nous séparent. Mes grands-parents m'ont dit que beaucoup d'entre vous vers l'an 2000 se réfugiaient dans l'altitude, roulaient leur foi dans la neige en espérant le grand dégel. Certains s'encordaient dans des espèces de sectes pour croire en soi à plusieurs, d'autres descendaient, dévalisaient les torrents, pratiquaient la religion du muscle et de l'esquif coléreux, rugissant d'écume, d'autres s'affrontaient sur les stades ou encore se réfugiaient aux Indes, sans trop se préoccuper de celles de leur tête, plus subtiles à visiter où cependant il suffit de s'absorber en soi pour s'inventer ses Himalayas, son toit du monde et ses Tibets.

Cette fin du vingtième siècle se détourna semble-t-il par ses lumières et ses flonflons du mystère du monde. Croit-elle donc qu'il viendra un jour de lui-même s'inscrire sur ses écrans joueurs ? Qu'à force de projections vides, une image finira par clouer le cœur de la cible ? Nous avons quant à nous relégué l'image à sa

juste place, non pas multiplié ses illusions, mais plutôt tenté de les sélectionner, pour ne garder sur nos murs que les substantielles, cherchant à apurer les comptes de l'humanité et de la nature, nous rendant comptables de l'eau claire, du vent, cet air soulevé d'émotion qui nous giffle ou nous caresse, ou lecteurs forcés du rivage nous obstinant à déchiffrer la grande page toujours tournée de la mer.

Nous qui vivons tête levée et nos pieds dessous se débrouillent, nous cognant aux immensités, le système solaire bien sûr que nous avons débordé depuis belle lurette, la galaxie que nous investissons, nous savons trop désormais qu'une simple lisière enchevêtre autant l'esprit que le reste de la forêt. Nous sommes devenus des gens de la lisière, nous posons nos équations à l'orée, et à l'orée de tout, car s'attarder sur un seuil (de quelque nom qu'on l'appelle, temple ou église, mosquée ou synagogue ou ?), se soucier plus d'attendre que de pénétrer, c'est multiplier les hypothèses, envisager tous les possibles, même l'impossible son contraire qui pourtant fraie dans le moindre ruisseau ou s'élargit dans la mare au dos de la ferme obscure qui ne sait que ses pierres. Qui s'aventure à séparer, discerner tous les points d'une ligne, à traquer l'isocèle et pas uniquement dans le triangle ? On écrit, on parle, on raisonne, on déraisonne, on réfléchit à l'année, on se disperse en mois, en jours, mais quelle heure dont la lumière filtre sous la porte nous redonnera la lumière incréée, la vérité pas encore dite, le chemin à ses débuts, avant qu'il ne démarre, esquisse sa première foulée d'herbe ?

On vit, on tombe en soi, qui nous relève ? Les yeux derrière les yeux voient-ils d'autres lueurs ? Et l'oreille de l'oreille qu'entend-elle qu'aucun son ne capte ? Comment s'y prendre pour perpétuer en nous la pensée à tâtons ? Celle qui reconnaît d'abord à l'aveugle ses propres objets avant de s'en éclairer au grand jour ? Mais on peut aussi s'éclairer de l'ombre.

A plus tard, tardivement

Fin